

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 23

Artikel: Deuxième lettre : à mon jeune ami pour répondre à quelques-unes de ses objections
Autor: Molles, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215629>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LA VIE EST BELLE

LA vie est belle. Elle peut et doit l'être. Dieu l'a faite ainsi. Pourquoi, diable, l'homme s'en est-il mêlé? C'est un incorrigible « foutimasseur », comme on dit chez nous, qui gâte tout ce qu'il touche. Il veut toujours en savoir plus sur toutes choses que le grand Maître de la nature, lui-même.

Si la vie n'est pas toujours belle, c'est à cause des hommes. En effet, avouez que les contrariétés, que les ennuis qui nous viennent ici-bas par la faute des choses sont bien rares : une averse qui vous surprend lorsqu'on a oublié son parapluie; un bloc de pierre qui se détache d'un rocher, tombe sur votre tête et l'écrase; le vent, qui vous emporte votre coiffure et vous remplit les yeux de la poussière qu'il soulève; la neige, qui gèle aux baisers de la bise et transforme les rues et chemins en glissades; la foudre qui vous frappe sournoisement en pleine promenade — que ne restez-vous au logis quand il tonne — la grêle qui anéantit en une seconde les espoirs du vigneron et de l'agriculteur. C'est là, à peu près, tous les déboires qui nous viennent des choses. Sans doute, ils sont encore de trop pour que la vie soit belle sans réserves. Il y a encore, il est vrai, les chiens enragés, les animaux féroces, qui mordent, et les petites bêtes qui piquent. Il y a aussi les maladies. Ah ! mais ici, reconnaissez que beaucoup de ces maladies ne sont que la conséquence de nos imprudences ou de nos excès et qu'avec un peu plus d'attention ou de volonté, nous les éviterions.

Qui donc ose encore parler de l'hostilité des choses? Ce n'est pas exact.

Mais quand du côté des choses, en revanche, on passe au côté des hommes, c'est bien alors une autre chanson. Les contrariétés, les ennuis, les mécomptes sont légion. Et pas facile d'y échapper; l'engrenage des conventions, des convenances, des affaires et du gagne-pain nous tient bien et nous broie impitoyablement. A vouloir entrer dans plus de détails, nous n'en finirions pas. Il faudrait parler des accapareurs, des bolchévistes, des éternels solliciteurs, des importuns, des « crampons », des m'as-tu vu? des conférenciers, des gens qui prétendent vouloir perfectionner le monde par leurs écrits et leurs discours et qui oublient de se perfectionner eux-mêmes, ce qui déjà serait tout profit pour leur entourage. Il y a les intellectuels, bien ennuyeux pour ceux qui ne le sont pas; il y a ceux qui ne le sont pas et qui, au gré des premiers, prennent inutilement trop de place sur la terre. Il y a... oh ! mais comme nous le disons plus haut, nous n'en finirions pas. Arrêtons-nous ici.

Arrêtons-nous ici, car la vie est belle tout de même pour qui sait la prendre du bon côté et élémentaire à qui sait en comprendre le vrai sens. Du reste, si l'on voulait bien accorder à tous les bons moments de la vie, pour leur donner toute leur valeur, un peu de l'importance souvent exagérée, que nous attribuons à tort aux mauvais, la vie ne serait point du tout déplaisante. Qu'en dites-vous?

Après tout, la vie est belle. Vive la vie !

J. M.

UN SCANDALE

DANS le Pays romand, dans ce canton de Vaud qui vient, par plus de 63,000 voix, d'affirmer son idéal, il se passe des faits scandaleux sur lesquels la presse garde un prudent silence. Radicaux, libéraux, conservateurs, les journaux bourgeois sont restés muets à propos d'une affaire qui mettait en jeu leur responsabilité gouvernementale. Et les organes socialistes ont bien voulu glisser sur une aventure qui a brisé l'hono-

nable carrière de six bourgeois capitalistes. Mais le Conteur ne peut pas taire l'accident survenu aux membres de la distinguée famille Thomas. Il se doit de protester avec énergie contre l'incurie des autorités municipales, médicales, juridiques et scolaires de l'endroit. C'est une honte pour la société que six des siens, victimes d'un brutal accident qui vint troubler une fête intime de famille, doivent agoniser sur la grand-route sans aucun secours, sans qu'il fût dressé procès-verbal, sans que les autorités se fussent transportées sur les lieux !...

Voici les faits, absolument historiques :

Un brave couple, d'un âge avancé, les parents Thomas, venaient de marier leur fils à une demoiselle de la contrée. Indifférents en matière religieuse, les époux n'avaient pas sollicité des autorités ecclésiastiques la bénédiction nuptiale, mais malgré cet accroc, les parents, deux bons Vaudois, avaient frété un char pour reconduire, de la ville au bord du lac, leur fils et sa jeune épouse, qu'accompagnaient en tout bien et tout honneur un ami et une amie de tous.

Ils étaient partis, les six, côte à côte dans leur voiture et suivaient la route qu'empruntent sur tout son parcours les rails d'un chemin de fer électrique. Or, non loin de la ville, une voiture du train, conduite par le Directeur de la Société, ratrapa soudain le char de plaisir, le prit en écharpe, en fit sauter une roue, et provoqua la chute du véhicule. Epoux, parents et amis furent violemment projetés à terre, dans un fossé. Le train, pressé de gagner la station voisine des C. F. F., reprit sa marche. De son côté, le cocher détela son cheval et partit avec sa bête pour le bord du lac, d'où il promit de remonter par la suite. Alors, dans la nuit, ils restèrent là, les six, élopés, dans l'attente du secours... qui ne vint de nulle part. Oh ! qui jamais saura le tragique de cette nuit de noces? Torture atroce, dont l'acculté n'aura eu d'égalé que la durée !

... Le lendemain, au petit jour, le premier train descendant découvrait les six corps alignés dans le fossé, au bord de la route : le père portait sur ses cheveux souillés de boue son haut de forme gris qui lui conférait, la veille encore, un air de dignité; sa chevelure blanche éparse sur le talus d'herbes, la mère — spectacle lamentable ! — écarquillait de grands yeux vides de regard; l'épousée, assise au fond du fossé, étalait sur la poudre de la route ses deux pauvres jambes toutes flasques, véritables membres de chiffons ! et le marié plongeait le nez dans l'eau, tandis que des mouches couraient sur son dos arqué en bosse de chameau. L'attitude des amis de nocé, projetés sans doute contre un mur de vigne, témoignait de la brutalité de leur mort. Mais rien n'égalait en horreur — funeste narration ! — la vue de la mariée dont le rire grimaçait affreusement dans la pâleur d'un visage où, la veille même, éclataient tant de grâces et de ris.

Pauvre jeune femme ! Vie de finesse et d'idéal, détruite brusquement à la porte de ma ville, et qui vécut une nuit de tortures sans le secours de l'art, sans la consolation de la religion, sans même avoir la douceur des constatations légales, ta vue m'émeut et, d'accord avec les gens de bien de la région, j'ouvre une souscription pour élever au lieu de l'accident un modeste monument portant ces simples mots :

*Ici tu tombas,
D'un coup mise à bas,
O NOCE A THOMAS !*

Ave.

Esprit profitable. — On parle d'un de ces « tapeteurs » qui ont le génie de l'emprunt et se feraient prêter de l'argent par Harpagon.

— Il est impossible de lui refuser de l'argent, dit une de ses victimes; il demande avec tant d'esprit.

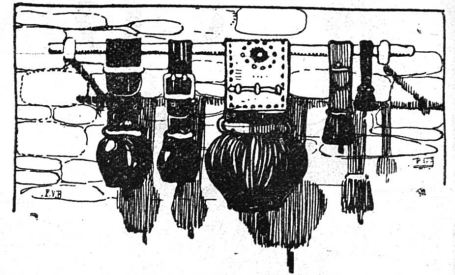
— De l'esprit à l'emporte-pièces !

Allons, tant-pis ! — Madame, à la cuisinière récemment engagée :

— Non, vraiment, je crois que vous ne pourrez pas faire mon affaire.

— Je le regrette, on m'avait pourtant donné sur Madame d'assez bons renseignements.

¹ Informations prises, il s'agissait, en vérité, d'une « Noce à Thomas » en partance pour une foire.



MÉLI-MÉLO

ECI se passait, il y a déjà quelques années, dans un site élevé de nos Alpes vaudoises.

C'était la nuit. Tout le monde était censé dormir d'un profond sommeil, malgré le vent qui soufflait avec rage et faisait claquer la toile des tentes comme les plis d'un drapeau battu par la tempête.

Ces tentes, dressées au milieu d'un pierrier fortement incliné, étaient pourvues de couvertures et d'une bonne couche de paille. Chacun y avait marqué, de bonne heure, sa place pour la nuit, en y disposant son sac en guise d'oreiller. A côté du sac, l'alpenstock, la gourde, les jumelles, le plaid, etc.

Et quelques heures plus tard, tous s'étaient étendus sur la paille avec la persuasion d'y goûter un sommeil calme et réparateur. Mais l'agitation causée par la course, le vent qui les réveillait en sursaut, les fit bientôt se tourner et se retourner sur leur couche, gigoter, puis glisser en tas au bas de la tente.

Et chacun cherchant à se reformer un gîte convenable, en tirant à lui paille et couverture, il s'en suivit, surtout dans la tente numéro 6, un mélange confus, un fouillis inextricable d'hommes, de sacs, de paille, de couvertures, de gourdes et de bâtons, que nous ne nous chargerions pas de décrire.

Ce fut au point qu'un Lausannois, après s'être dégagé de là, à grand-peine, vint demander aide et secours à la cabane, vers 1 heure du matin :

Pan ! pan ! pan !...

— Qui demande ? fait le président.

— C'est François.

— Que désirez-vous ?

— Une lanterne, s'il vous plaît !

— Pourquoi ?... avez-vous quelqu'un de malade ?

— Non, c'est seulement pour nous démêler.

Vous entendez d'ici les rires, les allusions comiques, les plaisanteries et les calembours auxquels cet incident nocturne donna lieu.

L'aurore nous envoyait déjà ses premiers sourires, que les feux croisés des babillards donnaient encore.

Et l'on nous dit qu'il faut aller à la montagne pour bien dormir !

DEUXIÈME LETTRE

A mon jeune ami pour répondre à quelques-unes de ses objections.

LE sport doit être un moyen propre à atteindre un but et non ce but lui-même.

Que certains hommes bien nés et nés par le puissant ressort d'une vitalité débordante se livrent à des exercices de pure acrobatie et tentent d'atteindre aux confins de l'effort humain, c'est leur droit. Faisons une classe à part pour ces « passionnés du sport » dont c'est la joie suprême de devenir des champions glorieux et qui songent égoïstement à de vastes stades où, subventionnés par de généreux mécènes, les hommes s'adonnaient sans restriction, et de l'aube au crépuscule, à une éducation musculaire intensive.

Ami, la vérité n'est pas dans les extrêmes. Une pleine santé exige un développement harmonieux des facultés physiques, morales et intellectuelles. L'éducation musculaire doit s'inspirer, pour parvenir à d'heureux résultats, du culte de la beauté dans l'harmonie.

S'il est malsain d'exiger de l'esprit un labeur intensif au détriment d'un corps débile, il serait ridicule de ne développer que son corps en mé-

connaissant les bienfaits et l'utilité de la culture intellectuelle.

Pourquoi beaucoup d'hommes tiennent encore les exercices physique en bien mauvaise estime ?

En voici peut-être une des raisons :

Je me souviens toujours avec plaisir de mes leçons de gymnastique et, lorsque j'y songe, je revois également les efforts désespérés de certains de mes camarades aux prises avec les « perches » ou la « corde lisse » dont à tout prix il leur fallait atteindre le sommet. C'était précisément les meilleurs élèves de la classe. Un seul domaine leur restait fermé : la gymnastique. Au pied des « perches », ils prenaient conscience, — les pauvres gosses, — de leur impuissance musculaire. Ah ! c'était ce jour-là, le jour de la grande revanche pour les cancre. Comme ils aimaient à écraser du haut de leur supériorité physique, les petits savants, désespérés sous l'œil menaçant du maître et le sourire ironique des camarades.

Serait-ce que pour atteindre aux plus hauts sommets, l'intelligence seule ne suffirait pas ?

Bien vite alors ils dédaignaient l'effort physique et, comme la note de gymnastique passait inaperçue aux yeux de leurs parents, et qu'on pouvait très bien terminer brillamment ses études sans être jamais parvenu au sommet des « perches », ceux-là mêmes qui eussent mérité que l'on s'occupât spécialement d'eux désertaient la halle de gymnastique en présentant une dispense conçue en bonne et due forme.

A vouloir trop exiger en commençant on n'obtient aucun résultat.

Les besoins de l'enfant sont des directeurs raisonnables : l'enfant a besoin de jouer, qu'il joue. Le jeu développera en lui ses forces musculaires et même ses aptitudes intellectuelles. Et le petit savant débile pourra au début, à défaut d'habileté, de souplesse et de force physique, faire preuve d'une plus grande intelligence du jeu en attendant que son corps ait atteint par l'exercice librement consenti un plus grand développement.

Le sport doit être un moyen propre à atteindre un but et non un but lui-même. R. Molles.

ON ESSAIE LES POMPES

NOUS parlons du temps de nos arrière grand-pères. Dans de nombreuses localités du canton de Neuchâtel, duquel il s'agit, comme du reste dans le canton de Vaud, on essayait les pompes le jour de l'Ascension. Cette coutume date de loin, paraît-il.

Ces essais ne se terminent pas toujours d'une façon très correcte. Cela va bien pendant que le tambour bat et que les privilégiés qui ont des galons cousus à leur manche de veste commandent : *En avant, marche !... Halte !... Les pompiers de la pompe N° 1 sont prêts de pomper.*

Notez que la pompe N° 1 est unique dans le village ; c'est égal, c'est la pompe N° 1.

Tout va bien encore pendant que le pistonnier inonde les toits et les gamins dont les clameurs remplissent la rue. Les pompiers ont alors d'autres allures qu'à l'ordinaire ; ils savent que de toutes les fenêtres des yeux les observent, et que le moment est là de faire voir si oui ou non ils sont tournés comme des hommes doivent l'être.

Mais, plus tard, adieu la marche en mesure au son du tambour ; adieu l'air presque solennel que donnent à ceux qui ont été choisis pour les porter les galons argentés et dorés ; adieu la position correcte des casques et des gourmettes à la place même qui leur est assignée, du bout du menton au bout de la tête.

Adieu surtout la confiance et la tranquillité dans le cœur des femmes de tous ces pompiers, qui, sitôt leurs exercices terminés, se dirigent sans faux mouvements vers les auberges du village.

Pauvres femmes ! elles soupirent en pensant à ce que la fin de la journée pourrait bien leur amener.

C'est tout ce que pouvait faire madame Louise, ma voisine, le soir de la dernière Ascension, soupirer !...

Depuis plusieurs heures déjà, elle était sans nouvelles de son mari et un grand souci faisait battre son cœur, car elle savait, l'expérience aidant, que

les séjours à l'auberge de son seigneur et maître amenaient généralement éclats de tonnerre et tout l'accompagnement d'un cyclone en règle. Aussi, pour rendre à ses poumons l'air qui, par moments, semblait leur manquer, se mettait-elle souvent à la fenêtre pour mieux respirer.

Malgré la nuit qui s'avavançait, elle eut le plaisir de voir passer une de ses amies faisant aller devant elle une poussette dans laquelle dormait un bébé :

— Eh ! c'est vous, Adèle !... qu'il y a pourtant longtemps que je ne vous ai vue !... Que faites-vous encore dans notre coin à ces heures, vous qui sortez si rarement ?

— Eh bien ! j'ai pensé comme ça : si tu allais un peu par le village avant de mettre coucher le peït, tu pourrais peut-être entendre où ces pompiers se tiennent, car j'aime assez savoir où est le nôtre, et à présent je suis au courant : ils sont chez Alexandre, au haut du village.

— Alors, nous voilà belles ! quand ils sont là, ils n'ont plus ni parents ni amis ! Je ne sais pas ce qu'il peut y avoir là pour tant les retenir : quand ils y sont installés, je crois qu'ils ne remueraient pas même si l'on sonnait au feu !

— Oh ! pour te qui est de se remuer, je vous assure qu'ils ne s'en privent pas : quand j'ai passé devant l'auberge, j'ai entendu un tapage à vous fendre les oreilles... Peuvent-ils parler, ces hommes, et crier, et taper sur les tables !... Ah ! si c'était nous !...

— Comment ! ils tiennent un pareil train ? Est-y possible, qu'allons-nous encore voir aujourd'hui ?... Pauvre Louise, ce n'est pas pour rien que le cœur me bat d'une Ascension à l'autre ! Ah ! cette pompe ! Mme Adèle craint l'air du soir pour son garçon et s'éloigne avec sa poussette, mais le visage bouleversé de son amie lui a fait de la peine, aussi, elle se retourne au bout d'un instant et lui crie d'une voix encourageante :

— Enfin, vous savez, Louise ! c'est vrai qu'ils font un rude vacarme, mais ils ne se battent pas encore !



« FUMÉE »

VII

En somme, le commerce de mon oncle David allait bien. L'année avant mon départ pour l'Allemagne, il avait même pu, sans se gêner, et grâce aux profits, restaurer de fond en comble le magasin, agrandir l'arrière-boutique et qui, plus est, recréer la maison entière.

Il fit aussi passer en couleur les deux bancs devant la maison. Quand je dis les deux, je me trompe : un seul fut raboté et peint en vert comme les volets ; l'autre resta intact, seul débris antique au milieu de toutes ces nouveautés reluisantes. « Le père Legrand pourrait être dépaycé si l'on rafraîchit sa place, avait dit mon oncle. Il est vieux et aime les choses vieilles. » On résolut donc de ne pas toucher au deuxième banc. Et pourtant, je vous assure qu'il en coûtait à David Richard de supporter une pareille dispartate devant sa maison devenue si blanche. Il ne fallait rien moins que le respect qu'il portait au père Legrand pour contrebalancer cette rage de tout venir, qui s'était emparée de lui.

Le père Legrand était un voisin. Chaque jour, vers dix heures, lorsque le soleil commençait à devenir chaud, il s'avavançait à petits pas, s'appuyant sur sa canne, les pieds bien chaussés dans de gros souliers de loutre. Il traversait la rue et, parvenu devant la maison de mon oncle, il s'asseyait sur le banc que celui-ci avait mis à sa disposition. C'était toujours au même bout. Il étendait les jambes et, là, au soleil, laissait couler les heures.

A quoi pensait-il ? On ne sait trop. Probablement au bien-être qu'on éprouve, lorsqu'on est avancé en âge, à sentir une douce chaleur pénétrer des membres engourdis ; peut-être au temps passé, à sa jeunesse, à sa mère. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette place sur le vieux banc devant la maison, était son bonheur de tous les jours, sa place. Les gens du voisinage les avaient si bien que le matin, avant dix heures, ils n'avaient pas l'idée d'occuper le banc et

de prévenir ainsi le possesseur légitime. « Le père Legrand va arriver, disaient-ils, il ne faut pas le gêner. » Et chacun se retirait.

A 10 heures, le vieillard sortait de la maison faisant face à la nôtre, approchait tout doucement comme la veille, et, comme la veille, s'établissait les jambes au soleil, les mains sur le pommeau de sa canne en guise de coussinet et le menton par dessus. Il n'en bougeait. Lorsque le menton était fatigué, il appuyait le front et parfois aussi se renversait en arrière contre le dossier.

Pour éviter l'ombre projetée par le toit de la maison voisine, il suivait la marche du soleil. Le matin, il était à l'un des bouts du banc, le soir à l'autre. Suivant la place qu'il occupait, on pouvait dire : Il est trois heures, ou bien : le soleil va se coucher.

Quelques personnes prétendaient que le père Legrand avait été militaire sous Napoléon, fourrier, disaient-elles, et elles nommaient les batailles auxquelles il avait assisté. Au passage de la Bérésina, il s'était particulièrement distingué. L'empereur avait voulu le nommer capitaine du coup, mais il avait modestement refusé, se contentant de la croix. D'autres assuraient que le vieillard était un ancien horloger qui, après avoir habité Paris pendant nombre d'années, y vivant de son état, était revenu en Suisse, sa patrie, pour y mourir.

Quelques-uns disaient savoir de bonne source que le prétendu horloger n'était autre qu'un millionnaire ruiné, grâce à son trop de confiance et à son bon cœur. « Voyez-le un peu, ajoutaient-elles, n'a-t-il pas l'air d'avoir été riche ? » Le fait est que sous ses cheveux blancs et malgré ses habits modestes, le père Legrand avait un air de distinction qui frappait à première vue. Bref, les suppositions les plus diverses, les histoires les plus étranges avaient salué l'arrivée du vieillard dans notre petite ville, et si l'on eût voulu donner foi à tous les faits prétendus certains qui se rattachaient à sa personne, on eût vu en lui : un soldat, un ancien maître d'école, un ex-millionnaire, un émigré, revenu dans son pays après trente ans d'Amérique, un valet de chambre du roi de Hongrie, disgracié à cause de sa franchise, un pharmacien, un avocat, un fabricant d'allumettes chimiques, un constructeur de ballons, que sais-je encore ?

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il ne vint jamais à l'esprit de personne de proclamer le père Legrand un échappé des bagnes ou un chef de brigands infirme. C'est qu'aussi le bon vieillard avait un visage si ouvert ! Quoiqu'il adressât rarement la parole à quelqu'un, tout le monde le respectait. D'ailleurs s'il ne parlait guère aux grandes personnes, il avait presque chaque soir un petit groupe d'enfants autour de lui, et ces enfants le chérissaient ; il les connaissait par leurs noms, leur racontait des histoires, et jamais pendant qu'ils étaient avec lui, ils n'auraient songé à se chicaner ou à tourmenter un animal. Avec le père Legrand, le vers du fabuliste :

« Cet âge est sans pitié »

n'était plus de saison

Du reste, depuis longtemps, on ne s'occupait plus des antécédents de notre personnage ; les histoires, faites à plaisir sur son compte étaient oubliées, et l'on se contentait, lorsqu'il était question de lui, de ce que personne n'avait jamais ignoré, savoir que le père Legrand était déjà bien vieux déjà lorsqu'il était arrivé dans notre ville, un sac militaire sur le dos, il y avait six ans. Comme il demandait la maison du major Dumarel, on lui avait répondu que celui-ci était mort, mais que sa femme habitait une maison tout près. Il s'y était fait conduire. Arrivé devant madame Dumarel, il lui avait remis une lettre. Celle-ci avait beaucoup pleuré en la lisant, et dès lors le vieillard était resté chez elle, soigné et chéri comme un père par la veuve et sa jeune enfant.

L'étranger, à ce qu'il paraissait, avait rendu des services au major défunt.

(A suivre.) Benjamin DUMUR.

Royal Biograph. — Le nouveau programme comprend « Le cirque de la mort », le film le plus populaire présenté jusqu'ici. Avec cela deux nouveaux épisodes de « Barrabas » : « La justice des hommes » et « La villa des Glycines », deuxième et troisième épisodes. Jusque à nouvel avis, tous les dimanches, matinée ininterrompue dès 2 heures et demie.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ G. 162 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT.
J. MONNET, édit. resp.